

FÉMININ, FÉMININ/MATERNEL : DES CONSTRUCTIONS POUR LE DIRE

Marie-Thérèse Khair Badawi

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2008/5 Vol. 72 | pages 1489 à 1496

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130567745

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-5-page-1489.htm>

Pour citer cet article :

Marie-Thérèse Khair Badawi, « Féminin, féminin/maternel : des constructions pour le dire », *Revue française de psychanalyse* 2008/5 (Vol. 72), p. 1489-1496.
DOI 10.3917/rfp.725.1489

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Féminin, féminin/maternel : des constructions pour le dire

Marie-Thérèse KHAIR BADAWI

« Les mots sont des planches [des barques ?] que l'on jette sur l'abîme. »

Paul Valéry (cité de mémoire).

« Les hommes sont les fils des femmes... On est davantage la mère d'un homme entre tous. »

Jacques Audibert, *Le Mal court*.

En lisant le thème de notre atelier « Construction de la position féminine dans les deux sexes »¹, je n'ai pu m'empêcher de me demander : quelle position féminine ? Plus précisément, de quelle construction de la position féminine dans les deux sexes s'agit-il ?

Pareillement à Jacques Press², je partirai des deux textes de 1937 de Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin »³ et « Constructions dans l'analyse »⁴, pour souligner à quel point le second constitue « une tentative de perlaboration de l'impensé »⁵ du premier. En effet, nous constatons que l'impensé, le refus du féminin, l'inanalysable, ce « roc d'origine » qui est la butée

1. Atelier COWAP, CPLF mai 2008, Genève. Ce texte est une version synthétisée d'une communication faite lors de cet atelier.

2. J. Press (2007), « Construction avec fin, construction sans fin », Rapport du 68^e Congrès des psychanalystes de langue française, mai 2008, *Bulletin de la SPP*, n° 86, 21-85.

3. S. Freud (1937 c), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVI.

4. S. Freud (1937 d), Constructions dans l'analyse, *Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç. E. R. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVI.

L'apport considérable de cet article est également souligné par une discipline autre, l'architecture ; notamment l'architecte Weiner Simone, qui, à partir du terme « construction », fait brillamment la liaison entre les deux champs en question, la psychanalyse et l'architecture (*D'architectures*, dossier « Architecture et psychanalyse », février 2008).

5. J. Press, « Construction avec fin, construction sans fin », Rapport du 68^e Congrès des psychanalystes de langue française, *op. cit.*, p. 30.

de toute analyse¹, va trouver une possibilité d'être élaboré par une technique spécifique, utilisée par l'analyste en séance, la « construction » : nous l'appellerons, pour ce qui touche à notre propos, la *construction du féminin*.

Pourquoi « construction », terme qui pourrait paraître inadéquat puisque uniquement réservé à l'analyste dans le *hic et nunc* de sa pratique ? C'est que je pose comme question la construction d'un féminin là où il semble faire énigme et faire défaut chez Freud. Construire, c'est ajouter déjà du sien à la place même de ce qui ne vient pas. Ajouter donc du féminin et le faire ressortir – ou assouplir les obstacles à son émergence – serait donc une construction, l'acte analytique par excellence pour l'élaborer.

C'est ainsi qu'après Freud – ou en même temps que lui, répondant de la sorte à son exhortation de la fin du texte de 1932 sur la féminité² –, il y eut plusieurs *constructions du féminin* qui ont ouvert une brèche dans l'obstacle qu'il avait dressé. La liste de ces différentes constructions est longue, très longue. Nous le signalons, pour relever le véritable Babel des *constructions du féminin* dans la littérature analytique depuis Freud. Mon questionnement de départ se trouve ainsi légitimé : de quelle construction de la position féminine dans les deux sexes s'agit-il ? Construction(s) qui, pour moi, doit nécessairement être écrit au pluriel.

QUE CHOISIR ? OU, PLUS EXACTEMENT, FAUT-IL CHOISIR ?

Je serai tentée de dire non. Curieusement, dans ma pratique analytique, je me surprenais à penser à telle théorie ou à telle autre, dans ma tentative de compréhension de la problématique du féminin de tel(le) ou tel(le) analysant(e). Ces théories implicites, nous les utilisons généralement, souvent à notre insu, dans l'approche de nos patients. Mais, ici, il s'agit plus particulièrement de la référence à une construction sur le féminin de tel auteur en particulier et/ou de tel autre, constructions complémentaires parfois, contradictoires souvent, explicatives toujours, auxquelles nous pouvons nous rapporter dans notre essai d'interpréter le féminin chez tel(le) ou tel(le) analysant(e). C'est ce dont vont témoigner les brefs récits cliniques que je vais présenter.

Les parents de Sami³, 9 ans, viennent me consulter sur le conseil de la psychologue scolaire, alors qu'ils ne semblent pas très concernés par un problème qui, de leur point de vue, passera tout seul avec l'âge. Leur fils, qui est très beau

1. Mentionnons au passage que non pas seulement « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » bute contre le féminin, mais toute l'œuvre de Freud est jalonnée de réflexions face à son incapacité à comprendre la féminité.

2. S. Freud (1933 a [1932]), La féminité (XXXIII^e conférence), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. franç. M.-R. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984 ; *OCF.P.*, XIX, 1995 ; *GW*, XV.

3. Sami me fait penser au cas Aurélien, remarquablement présenté et commenté respectivement par A. Maupas et J. Godfrind au Colloque interne de la SPP, *Le féminin dans la cure*, 15-16 mars 2008.

par ailleurs, veut être une fille et fait un point de fixation sur la poupée Barbie depuis l'âge de 2 ans. C'est ce que celui-ci me confirmera par la suite : « Je sais que je ne suis pas une fille, mais moi j'aime être une fille... Je ne veux pas être comme Barbie, je me sens Barbie ; d'ailleurs, quand je sors de la piscine, je relève ma mèche de cheveux par un mouvement de la tête [il le mime] parce que je sens que j'ai les cheveux de Barbie... »

Sa mère me raconte qu'elle l'a allaité jusqu'à l'âge de 2 ans et qu'il n'acceptait aucune autre nourriture, même pas le lait dans un biberon. Ce qui fait qu'il tétait jour et nuit, toutes les trois heures, tout le long de ses deux premières années ! Elle le faisait dormir à côté d'elle et il ne pouvait s'assoupir qu'en lui tenant son sein nu. Elle a essayé de le sevrer à l'âge de 18 mois, mais elle n'a pas pu supporter de le voir pleurer. Elle a alors continué à l'allaiter et à le coucher près d'elle, jusqu'au moment où sa propre mère lui a pris le bébé, toutes les nuits, afin de l'empêcher de changer d'avis encore une fois. « Ma mère l'aime beaucoup. Elle l'a gardé depuis son plus jeune âge, puisque nos maisons sont mitoyennes. C'est tellement plus pratique ! »

Par ailleurs, cette grand-mère avait un mari mort jeune, la laissant sans ressources avec cinq filles. Elle a alors ouvert, à domicile, un institut de beauté et de soins corporels pour femmes, s'y faisant aider par ses filles. La mère de Sami travaille donc avec elle, de même que ses quatre sœurs qui sont toutes très attachées à l'enfant et s'occupent beaucoup de lui. De plus, le père est propriétaire d'un salon de coiffure pour dames, situé en face de la maison. Après l'école, Sami fait ses devoirs soit chez sa mère (grand-mère et tantes) à l'institut de beauté, soit chez son père au salon de coiffure. Relevons que l'enfant a un frère, de trois ans son cadet, pour lequel le père avoue avoir un grand faible : « Il me prend le cœur tout entier... Alors que je n'ai jamais consacré du temps à Sami, je suis très proche du petit. Sami en est très jaloux... »

Vivant dans une « folie originelle et maternelle »¹ immense, sans distance avec le corps d'une mère qui s'offre dans une intimité physique, peau à peau, sans limites (contact aussi gratifiant pour l'enfant que pour la mère), imprégné de féminin dans une proximité avec toute la « femellité » transgénérationnelle de sa mère, Sami aurait pu être arraché à cette symbiose par un père, tiers séparateur et masculinisant. Or le père est absent du monde de l'enfant, se désintéresse de lui en lui préférant son frère ; de plus, il a un métier plongé, lui aussi, dans un univers féminin. Face à ce manque de supports masculinisants pour s'identifier à la virilité de son père, Sami baigne dans l'ubiquité d'un trop-plein du féminin, dans une identification primaire excessive à sa mère, en l'absence d'un modèle identificatoire paternel suffisamment valorisant et virilisant.

1. A. Green (1990), *La folie privée*, Paris, Gallimard, pp. 182-183.

Face à la déstabilisation que je pouvais ressentir en tant qu'analyste, confrontée que j'étais à une problématique touchant à l'identité sexuelle, la théorie freudienne a certainement été pour moi d'un recours précieux. Mais ce sont bien les développements de Stoller sur le « stade profémnin » qui se sont imposés à moi, je dirai même directement, malgré la controverse dont ils font l'objet. Contrairement à Freud pour qui le masculin est premier, Stoller postule que la « profémnité » est un stade féminin premier dans la relation avec la mère :

« [La profémnité est] l'état induit par la fusion qui se produit dans la symbiose mère-bébé [...] plus la symbiose est longue, intime, et source de plaisir mutuel, plus est grande la probabilité que le garçon devienne féminin ; et cet effet persistera si le père du garçon n'interrompt pas la fusion qualitativement et quantitativement... Dans la mesure où la fusion est renforcée pour avoir été encouragée, le sentiment d'être comme elle (comme la mère) – identifié à elle – interfère avec sa masculinisation. »¹

La féminité serait donc première pour Stoller, chez la fille et chez le garçon. Ainsi, le garçon construirait un écran de protection contre l'attraction du retour vers cette féminité et vers l'identification primaire à sa mère créée par la symbiose qu'il a eue avec elle. Il va développer une « angoisse de symbiose », répudier (refouler ?) cette féminité pour affirmer sa masculinité, aidé pour cela par son père. Sami serait donc enlisé dans ce que Stoller a appelé le « stade profémnin » qui empêche sa désidentification avec le féminin de sa mère, pour aller vers l'identification à son père, dans la conquête de sa masculinité.

Pour Lama, 37 ans, c'est la conquête de la féminité qui va poser problème. Je ne rentrerai pas dans les détails d'une analyse commencée il y a bientôt deux ans, mais je centrerai mon propos sur ce qui nous intéresse directement. Elle était venue me voir pour une grande difficulté qui durait depuis des années : elle avait toujours voulu fonder une famille, avoir des enfants, mais n'arrivait pas à se marier. Elle est sortie avec plusieurs hommes sérieux qui désiraient l'épouser au départ, mais à un moment il y a un blocage, elle n'arrive pas à aller plus loin dans la relation. En fait, elle sent qu'elle ne réussit pas à maintenir l'intérêt de l'homme dans la durée, parce qu'elle n'aime pas le jeu de séduction. Un jour, alors que son cousin lui avait présenté sa fiancée, elle arrive en disant : « Si c'est ça être une femme ce n'est pas moi... Elle n'est même pas jolie, mais elle a su être une femme et lui plaire. » J'interviens pour lui reformuler sous forme de question : « Être une femme ? » Elle reprend : « Être une femme ce n'est pas moi. Cela ne me ressemble pas, tous ces trucs de féminité... Pourquoi il faut être coquette, séduisante, sexy ? Il faut un effort énorme pour être séduisante. C'est une tâche très lourde pour moi. J'en suis incapable... Pourquoi toutes ces bou-

1. R. Stoller (1985), *Masculin ou féminin ?*, Paris PUF, 1989, pp. 309-310.

tiques de vêtements, de lingerie, de soins corporels ? Je n'ai jamais aimé faire du shopping comme mes copines. Du maquillage, des vêtements sexy, un décolleté plongeant, des chaussures à talons... tous ces attirails pour faire le jeu de séduction, ce n'est pas moi... La séductrice, la coquette, la femme qui sait jouer son rôle pour séduire un homme, c'est tout un art, et je suis démunie de cet art. C'est au-delà de mes capacités, comme si je devais avoir des moyens que je n'ai pas. Je suis une femme, mais je ne prends pas du plaisir à la féminité. Pourtant, je sens que j'ai envie d'être une mère avec des enfants... Je me sens une mère, ce côté maternel je le sens trop, je l'aime... Cette fusion avec l'enfant, c'est merveilleux, c'est l'exemple même de la béatitude... Mais être une femme suppose avoir le côté du jeu de la séduction plus le côté maternel... Moi, je me vois dans le côté maternel, pas dans l'autre. »

En écoutant ce discours, une foule de théories me revenaient à l'esprit en termes freudiens de castration, de partiellisation d'un corps fétichisé, de représentation de la femme comme conquérante phallique, Lama construisant une composante phallique autour des attributs féminins. Tout cela serait certainement explicatif et bien à propos. Mais étrangement, c'est Winnicott qui me revenait de manière itérative dans mes associations, quand j'essayais de mettre en sens ce clivage entre un maternel béat qui semble dépulsionnalisé, et un féminin doté d'attributs redoutables phallicisés qui agissent sur l'homme en termes de séduction.

En effet, pour Winnicott, chez les hommes comme chez les femmes, il existe un *élément féminin pur*, sans relation avec la motion pulsionnelle, qu'il qualifie de *est (is)*, par rapport à un *élément masculin pur*, en relation avec la motion pulsionnelle, dont il dit qu'il *fait (does)*¹ : « *After being-doing and being done to. But first, being.* »² Ce *after (après)* suppose donc une antériorité de la position féminine, ce que nous retrouvons chez plusieurs auteurs, notamment chez Stoller, comme rapporté plus haut, et chez Melanie Klein, comme elle le décrit dans sa conception d'« une phase féminine primitive »³ dans le développement sexuel de la fille et du garçon. De plus, relevons que les deux composantes masculine et féminine ont besoin l'une de l'autre pour se manifester, ce qui confirme, si besoin est, la bisexualité psychique.

Dans le clivage que fait Lama entre le maternel et le féminin, ne pouvons-nous pas retrouver le *féminin pur* du côté de sa représentation du maternel

1. Ce qui me fait penser que pour Freud la libido est également d'essence masculine.

2. D. W. Winnicott (1966), Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme, *Bisexualité et différence des sexes*, Paris, Gallimard, « Folio », 2000, p. 495 (en italique dans le texte).

3. M. Klein (1932), Le retentissement des premières situations anxieuses sur le développement sexuel de la fille / du garçon, *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1978, pp. 209-286.

fusionnel qui n'a rien à voir avec la pulsion, et le *masculin pur* dans sa représentation du féminin séducteur qui fait et qui séduit ? En conséquence, ne voyons-nous pas le *féminin pur* de Winnicott plutôt du côté du maternel et Lama dans la dissociation du féminin et du maternel ?

Nous rencontrons fréquemment cette dissociation du maternel et du féminin chez des analysantes femmes, mais aussi dans la représentation que certains analysants hommes se font du féminin/maternel (la mythologie, les religions, la littérature, le cinéma, l'observation du quotidien... regorgent d'exemples à ce sujet).

Pour Jean-Louis, 54 ans, la dissociation semble du même ordre que pour Lama, dans ce qu'il rapporte de la représentation qu'il se fait de sa femme : « Quand ma femme va au travail ou quand nous sortons, elle s'habille très sexy, porte des talons hauts, se maquille... Tout son féminin va à l'attaque ! Quand elle rentre à la maison, elle se transforme en mamma et s'habille comme un sac de pommes de terre. Moi je peux l'aimer n'importe comment, mais c'est comme si c'était elle qui mettait des barrières aussitôt qu'elle est à la maison. Elle devient la mamma sans aucune séduction féminine. » Pour d'autres, la dissociation apparaît beaucoup plus en relation avec une problématique qui met en cause plus directement la non-confluence des courants tendre et sensuel dans la vie amoureuse, au sens que lui donne Freud, dans le clivage entre la mère et la putain¹ : Karim, 32 ans, a des maîtresses depuis que sa femme a eu des enfants : « Je ne peux demander à la mère dont la bouche embrasse mes enfants de me faire une fellation ! Depuis qu'elle est mère, je sens comme si quelque chose ne fonctionne plus dans mon désir pour elle. De toute manière, durant toutes ses grossesses, je n'ai jamais pu avoir de relations sexuelles avec elle... » Charles, 34 ans, souffre d'impuissance : « J'ai beaucoup désiré Joëlle. Nous avons des relations sexuelles extraordinaires, deux fois par jour parfois... Tout s'est gâté dès lors que nous avons planifié d'avoir un bébé. Je n'arrive plus à la pénétrer... Je n'arrive même plus à avoir une érection ! » Dès que la femme vire du côté de la mère, il y a résurgence de la situation œdipienne et inhibition des pulsions incestueuses envers elle. Citons pour illustration l'aphorisme freudien : « Pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. »²

Échapper à la dépendance vis-à-vis de cette mère œdipienne, mais surtout se dégager de la mère primitive omnipotente, c'est ce que Janine Chasseguet-

1. S. Freud (1912 *d*), Sur le plan général du rabaissement de la vie amoureuse, *La vie sexuelle*, trad. franç. J. Laplanche, Paris, PUF, 1969.

2. *Ibid.*, p. 161.

Smirgel retrouve de commun dans les deux sexes. Elle évoque elle-même Stoller¹ pour dire, avec lui, que le refus du féminin serait la peur de l'attraction de la féminité primaire, de la symbiose primitive avec la mère, de l'intériorisation d'une imago maternelle terrifiante (n'est-ce pas l'attraction des refoulements originaires décrits par Freud en 1925 que nous retrouvons ?)². L'identification primaire à la mère que nous avons vue chez Sami l'empêcherait d'accéder à la virilité, la dissociation du maternel et du féminin chez Lama lui barrerait la voie vers l'accès à la féminité de par la représentation d'un maternel dépulsionnalisé, alors que, chez Karim et Charles, cette dissociation inhiberait leur virilité aussitôt que leurs femmes s'orientent du côté du maternel.

Ainsi, la construction à laquelle nous aboutissons du refus du féminin serait le désir de s'affranchir, d'une part, de l'attirance incestueuse envers la mère œdipienne et, d'autre part, de l'angoisse face à l'attraction envers la mère archaïque omnipotente, et cela dans les deux sexes. Le refus du féminin prend alors sens pour nous dans l'angoisse face au maternel, au maternel œdipien qui séduit, au maternel primaire qui engloutit. Si nous revenons à ce que nous avons développé au départ, l'impensé, ce « roc d'origine » infranchissable, inanalysable, inélaborable nous apparaît maintenant comme étant le féminin/maternel, et la construction qui va venir « remplacer le morceau de réalité qu'on dénie dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée »³ portera sur l'élaboration de ce maternel primaire terrifiant, constamment repoussée vers le bas pour qu'il ne réapparaisse plus, qui pousse constamment vers le haut pour tenter de réapparaître : en conséquence, ce serait *le féminin/maternel qui souffre de ses réminiscences*.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer la grande anthropologue Françoise Héritier pour qui « les femmes font leur filles alors que les hommes ne peuvent faire leur fils... Pour se reproduire à l'identique, l'homme est *obligé de passer par un corps de femme* »⁴. C'est cela l'injustice (la procréation, le maternel), et non l'envie du pénis et la castration, affirme-t-elle.

Pour conclure, je mentionnerai que les constructions que j'ai développées ne parlent pas directement du complexe de castration et se dégagent de l'association féminin/passif et masculin/actif. Non que ces distinctions ne soient pas d'un grand intérêt, mais pour revenir à mes interrogations de départ, loin de toute prétention d'exhaustivité, j'ai choisi quelques constructions, parmi ce que

1. J. Chasseguet-Smirgel (1986), *Les deux arbres du jardin*, Paris, Éd. des Femmes, 1988, p. 86.
2. S. Freud (1926 d [1925]), *Inhibition, symptôme et angoisse*, trad. franç. M. Tort, Paris, PUF, 1965 ; *OCF.P.*, XVII, 1992 ; *GW*, XIV.
3. S. Freud (1937 d), *Constructions dans l'analyse, Résultats, idées, problèmes, op. cit.*, p. 280.
4. F. Héritier (2002), *Masculin/féminin II*, Paris, Odile Jacob, p. 23 (en italique dans le texte).

j'ai appelé un Babel, dans la recherche d'un éclairage pour la compréhension du féminin chez certain(e)s analysant(e)s. Pour d'autres, il y aurait certes des théories différentes pour le dire. La question demeure ouverte.

Marie-Thérèse Khair Badawi
 Université Saint-Joseph
 Faculté des lettres et sciences humaines
 BP 17 5208 Mar Mikhaël
 Beyrouth 1104-2020
 Liban

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Chasseguet-Smirgel J. (1986), *Les deux arbres du Jardin*, Paris, Éd. des Femmes, 1988.
- Freud S. (1912), Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972.
- Freud S. (1926 d [1925]), *Inhibition, symptôme et angoisse*, trad. franç. M. Tort, Paris, PUF, 1965 ; *OCF.P.*, XVII, 1992 ; *GW*, XIV.
- Freud S. (1933 a [1932]), La féminité (XXXIII^e conférence), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. franç. M.-R. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984 ; *OCF.P.*, XIX, 1995 ; *GW*, XV.
- Freud S. (1937 c), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVI.
- Freud S. (1937 d), Constructions dans l'analyse, *Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç. E. R. Hawelka, U. Huber et J. Laplanche, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVI.
- Green A. (1990), *La folie privée*, Paris, Gallimard.
- Héritier F. (2002), *Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.
- Klein M. (1932), Le retentissement des premières situations anxiogènes sur le développement sexuel de la fille, *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1978, pp. 209-250.
- Klein M. (1932), Le retentissement des premières situations anxiogènes sur le développement sexuel du garçon, *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1978, pp. 251-286.
- Press J. (2007), « Construction avec fin, construction sans fin », Rapport du 68^e Congrès des psychanalystes de langue française, mai 2008, *Bulletin de la SPP*, n° 86.
- Stoller R. (1985), *Masculin ou féminin ?*, Paris, PUF, 1989.
- Wiener S. (2008), D'une construction à l'autre, *D'architectures*, dossier « Architecture et psychanalyse », février 2008, 41-52.
- Winnicott D. W. (1966), Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme, *Bisexualité et différence des sexes*, Paris, Gallimard, « Folio », 2000.